

« Podhilato »*

La Traversée de Samos par les crêtes...



Samos fait, au même titre que Rhodes ou Kos, partie des îles du Dodécanèse, un chapelet de douze îles grecques s'égrenant, comme un pied de nez au puissant voisin, à parfois moins d'un mile de la côte turque. L'île la plus connue de l'archipel est sans conteste Rhodes. Mais Samos n'est pas en reste et accueille chaque année, avec son lot de bars, restaurants, et échoppes vendant n'importe quoi fabriqué de préférence en Asie, des nuées de touristes-coups-de-soleil. Son aéroport international la rend par ailleurs tellement accessible que tout voyageur sensé ne recherchant pas l'arnaque l'éviterait. Il y a certes le muscat de Samos, de renommée internationale, qui mérite à lui seul un petit arrêt. Il y a eu Pythagore, mais c'était il y a longtemps déjà. Il y a aussi une marina inachevée, signifiant pour les nomades marins que nous sommes un abri total pour le bateau à petit prix. Et aujourd'hui, on le sait enfin -et on va vous le dévoiler- il y a la plus grande partie de l'île, verte, haute, regorgeant d'eau, de fruits, de vignes, de légumes, de canyons, de villages de montagne traditionnels, de chapelles construites sur des lieux inouïs,... Touristes absents. Ils sont tous agglutinés autour

de Pythagorion ou Kokkari, villages surfaits s'il en est. Dans les hauteurs, au détours des pistes forestières, c'est une petite Corse, une petite Italie, enfin, c'est joli quoi. Et ce l'est d'autant plus quand on prend le temps, en parcourant l'île à vélo par les crêtes par exemple...

Une baignoire à bébé rose

On avait eu un petit avant-goût de l'île en faisant un tour en voiture avec des copains. Mais la voiture, si elle permet de 'voir' beaucoup, est aussi le moyen parfait de passer à côté de tout.

Curieusement, on est toujours pressé en voiture, on passe trop vite, on ne parle pas aux gens depuis sa bulle fraîche et aseptisée.

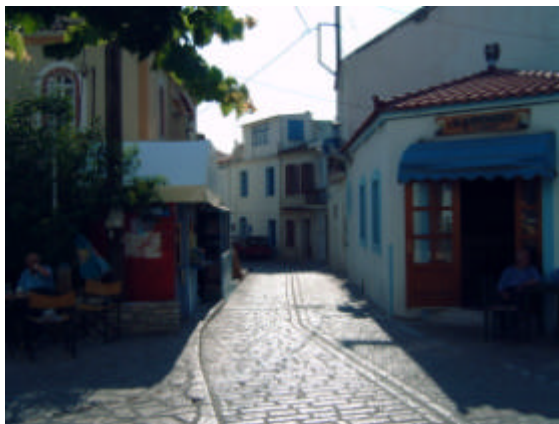
Le vélo... Bien sûr, il comporte le désavantage qu'il faut pédaler, et puis il faut porter aussi, et puis il faut fabriquer une remorque pour trimbaler sur l'asphalte et dans les descentes ce chien qui nous accompagne partout.

Mais à vélo, on a le temps, on peut dire bonjour en passant, on peut s'arrêter comme on veut... Encore faut-il se donner les moyens de le faire, ce tour à vélo. On a déjà les sacoches. Pour la remorque, l'inox est plié, la fourche est prête, reste à trouver le « récipient » pour mettre le chien et trouver un soudeur à inox sur cette île. On trouve le mécano-carrossier-soudeur dans le fond d'une impasse du village de Mytilini (lieu charmant par ailleurs) et, avec Igor, il effectue le travail sur-le-champ...

Interrogatif, il l'est bien sûr, que viennent faire des « touristas » avec des pièces en inox dans son village. Impossible de lui expliquer le rapport entre Samos, nous, le chien, le vélo et une baignoire à bébé rose...

« Don't go ! Very difficult »

Amarrage et ré-amarrage du bateau, remplissage des sacs, dernier coup d'œil à notre maison flottante, fermeture des vannes puis enfin départ aux aurores -mais pas assez, il fait déjà chaud- chargés à bloc. Premier objectif, Mytilini, où l'on se doit d'aller montrer le résultat à notre ami soudeur. Kilomètre 3...premier hic : le roulement de la roue arrière d'Igor semble cassé. Mais malgré les « à mon avis on rentrera dans 5km... », nous voici bien en route. On s'aperçoit tout de suite qu'à vélo, on avance encore moins vite contre le meltem qu'en bateau ! Déjà esquinés par les rafales et le dénivelé, on atteint Mytilini, 6 km après toute une heure ! Désillusion vite balayée par l'étonnement de notre soudeur face à notre remorque en baignoire à bébé rose, à laquelle il n'en revient pas d'avoir participé !



Sachant qu'une fois quitté le village, on commencera notre rando à vélo proprement dite, et qu'on s'engagera dans le monde secret des pistes et chemins grecs, sans indications, ni cartes détaillées (avec un GPS, certes, mais que fait-on avec seulement un GPS ?), on décide de s'informer ici, auprès du soudeur et des badauds venus voir la curiosité du jour, les « touristas » et leurs drôles de vélos. Rien de tel que de s'appuyer sur la sagesse locale pour demander son

chemin, on tente donc notre chance auprès de celui qui baragouine le mieux l'anglais. Sagesse locale certes, mais bien de notre temps : l'homme se borne à ne conseiller que les déplacements motorisés. Premier d'une longue série de Grecs rencontrés d'ailleurs, il lance la litanie : « Don't go, very high, very difficult ! » Il est vrai que l'île culmine à plus de 1400m d'altitude, et que nous avons le projet d'en faire la traversée en vtt par les crêtes. Il est vrai aussi que tout le « réseau routier secondaire » se compose de pistes, pas d'asphalte... mais nous avons des VTT que diable, c'est à ça que ça sert, tentons-nous de lui expliquer. Ce « don't go » est la première édition d'une rengaine que l'on entendra d'un bout à l'autre de l'île... heureusement qu'on ne l'a pas écoutée...

Un autre univers

C'est sous le cagnard qu'on se paie les premières montées sur piste : cailloux, poussière, faux plats...on n'avance pas mais on s'en fiche ; les paysages sont splendides et personne ne nous attend pour dîner. Lentement on monte pour retrouver le meltem, honni tant de fois en mer, béni sous cette chaleur. Passant virages et cols, on arrive dans les vignes nichées à 500-600m. Ci et là, on devine un abri ou une maisonnette d'agriculteur mais on ne voit déjà plus personne. Il nous reste 4km en montée (rêche), il est 14h30. Le parvis ombragé et venté d'une chapelle nous invite à pique-niquer, et on décide même d'y piquer un petit somme à la fraîche.

En quête d'eau, Igor rencontre un viticulteur qui lui révèle l'emplacement de ses deux sources, et nous offre à notre réveil 1 kilo de pommes, une pastèque et un légume-fruit entre le melon et le concombre...charmant, mais on devra lui laisser quelques



pommes et la pastèque, on est déjà trop chargés! Première impression d'avoir changé d'univers : on découvre l'hospitalité grecque légendaire qu'on ne rencontre plus sur la côte...on est déjà bien loin de Pythagorion. Quelques virages et cols plus tard s'ouvre devant nous la face nord de l'île, où l'on retombe dans l'atmosphère qui nous a donné envie de faire cette escapade. Le nord de Samos est parfaitement... vert. Rien à voir avec les cailloux brûlants que sont les Cyclades. Ici, il pleut en abondance pendant l'hiver et les hauts sommets dispensent gracieusement tout l'été les réserves amassées en sources et ruisseaux. Arrivé au sommet auprès d'une maisonnette habitée, on redemande la route. Outre les « n'y allez pas, c'est dur ! », on nous confirme : « Kioulafides, Lazaro, yes, water, beautiful water ». Sur toutes les îles grecques de la mer Egée, l'eau potable est une denrée très précieuse parce qu'il n'y en a pas assez. Ici, même s'il y en a à volonté, l'eau reste un trésor inestimable. Et pour les pauvres nomades cyclistes de quelques jours que nous sommes, elle est indispensable, car c'est elle qui régit notre itinéraire. C'est au lieu-dit de Lazaro, où il y a une source avec un magnifique bassin, que nous décidons de passer la première nuit. On monte la tente sur le parvis d'une charmante maison qui n'est sans doute habitée qu'en saison de vendanges.

Soirée champêtre et isolée à 850m d'altitude, au milieu de vignes, de vergers, et avec une vue imprenable sur la mer, Il fait bon, il fait frais, il fait calme...Mais que font-ils tous en bas ?

« Les uns après les autres, comme des aveugles... »

Réveil un peu tardif après une bonne nuit à la fraîche. Enfin, on peut décemment parler de faire du vélo, on a atteint les crêtes et on suit les courbes de niveau. Arrivés à Kioulafides, surprise. Ce n'est pas un village, ce n'est même pas un hameau, c'est une maison. Y vivent Yorgos et sa maman, qui ont pourtant l'air d'avoir le même âge ! On nous invite à prendre le café, que partout ailleurs on appellerait turc. Ici, ce genre d'erreurs diplomatiques pourrait se révéler fatale dans notre quête d'eau ! S'engage une discussion animée sur le tourisme et le départ des habitants du coin...Ils ont beau y mettre beaucoup de conviction, rien à faire, notre grec essentiellement alimentaire ne nous aide pas beaucoup. A force de déduction, on comprend cependant que les touristes, c'est « endaxi » (c'est bien, c'est ok en grec), parce qu'ils consomment les légumes que Yorgos fait pousser, et on comprend qu'avant, Kioulafides était un village, mais que tout le monde est parti aveuglément en Australie pour faire de l'argent ! Résultat, Samos se meurt peu à peu à l'image de ce hameau, nous racontent-ils. Si le tourisme profite bien sûr aussi à Yorgos durant les quelques mois d'été, il signifie cependant à moyen terme la mort de l'île. L'été, ce sont des d'Athéniens qui exploitent les bars, les hôtels et les locations diverses, dont ils emportent les recettes à Athènes l'hiver venu. A la saison morte, des villes entières sont fermées (Pythagorion par exemple). En dehors

de l'industrie du tourisme détenu par des 'étrangers' (c'est ainsi que Yorgos désigne les Athéniens), l'île n'offre aucune perspective d'avenir aux jeunes, qui s'enfuient avec le flot d'Athéniens. Qui voudrait aujourd'hui vivre comme Yorgos et sa mère avec leur cuisine au feu de bois, leur « eau courante » au moyen d'un tuyau en plastique partant de la source, et leur fromage de chèvre. Avec pour seul revenu les quelques légumes vendus en été ? On retrouve même ici le déséquilibre du monde... Samos est riche, mais ses richesses ne profitent pas aux Samiens ; et la culture insulaire se meurt.



« Cela doit bien mener quelque part... c'est sûr à 100% »

Fermons la parenthèse, une randonnée en vtt nous attend. On fait le plein d'eau, et après une explication laborieuse de la route à prendre, avec dessins par terre à l'appui, nous voilà en selle. C'est une toute belle balade à l'ombre des pins, dans la fraîcheur des vignes... Et puis c'est de la descente, bonheur inestimable ! Le chien galope à pleines foulées, et, essoufflés d'excitation par notre course, nous décidons de prendre tout droit au croisement contrairement aux indications données par Yorgos, dans l'optique « cela doit bien mener quelque part ». Tout droit est évidemment la seule direction pour

laquelle nous n'avons pas d'explication. Et pour cause, après une bonne demi-heure de descente, la piste s'arrête brusquement dans une clairière où poussent des pieds de vigne. Igor nous trouve un petit sentier « sûrement millénaire » qui lui aussi « doit bien mener quelque part », plein de traces de fourrage de sangliers. La direction est bien la bonne : l'idée étant de couper tout droit vers les villages de l'autre vallée, en respectant la ligne des crêtes si possible. C'était sans penser que le petit dénivelé de 250m restant était un à-pic dans un canyon... ! Demi-tour, et ce n'est que deux heures plus tard qu'on retrouve notre croisement. Cette fois, plus d'hésitation, on prend la direction indiquée par Yorgos pour Aghia Triada. La lumière se fait rose, les mouches voraces, grand temps de trouver un endroit et de l'eau pour la nuit.

Refuges de chasse et chapelles

Si la journée a été assez rude dû au petit cul-de-sac imprévu, l'arrivée à Aghia Triada justifie tous nos efforts. Samos est une île de chasseurs (et de sangliers...) et par conséquent, des abris parsèment les endroits peu habités de l'île pour les rudes soirées d'hiver.



En contrebas d'un chemin forestier, nous attend une chapelle toute

mignonne sous un bergamotier, joutée d'un refuge muni d'une belle cheminée, et d'un évier avec réservoir à remplir à la source toute proche. Grand luxe, la source est également munie d'un tuyau d'arrosage, on va pouvoir se doucher ! Pas besoin de monter la tente, on s'offre un petit dîner aux chandelles sur table et chaise en plastique dans notre petit pavillon de vacances. On aurait dû passer une excellente nuit, si ce n'est que le refuge, assez vaste et vide, fait caisse de résonance pour les ronflements de notre adorable quadrupède décidément très fatigué ! Et quand on la met dehors, ce sont ses gémissements qui prennent le relais ! Ah les joies de nos amis les bêtes !

Jour de repos : canyoning !

Le lendemain, on décide d'une journée de repos en ce lieu qui s'y prête bien. En suivant à pied les tuyaux d'eau qui descendent depuis la source (toujours dans l'optique : « ils doivent bien mener quelque part ») on découvre, incroyable en plein mois d'août, le lit d'une rivière avec de l'eau fraîche, douce et claire. Le chien ne se fait pas prier et s'offre baignades et pataugeages pendant que nous remontons un peu la rivière. A midi, on remonte à notre pavillon de vacances, bien décidés à explorer ce qu'il y a en aval cet après-midi. Vers 14h, surprise, un 4/4, puis deux, puis une moto... les agriculteurs du coin viennent faire le plein d'eau à « notre source ». Pendant qu'ils boivent leur inévitable « café-frappé », dont les emballages jetables s'amoncellent un peu partout en Grèce au point de supplanter bientôt les crottes de biques en certains endroits (et ce n'est pas peu dire), nous nous offrons une véritable sieste dans notre petit refuge. Au réveil, une des voitures est encore là, les réservoirs sont pleins et le véhicule commence à se remplir

lui aussi ! Le type est parti, et ne semble pas s'inquiéter d'inonder sa voiture... on lui enlève le tuyau par acquit de conscience avant d'entamer la descente le long de notre rivière, où nous découvrons un vrai beau canyon. Si le lit de la rivière s'assèche quelques centaines de mètres plus bas, ses formes trahissent néanmoins le débit d'eau qui doit passer par là au printemps ! La rivière creuse des parois de plus en plus hautes.



Ambiance canyon, on se sent devenir de plus en plus petits. Les cailloux deviennent des rochers, et les arbres, des buissons, nos sauts de plus en plus acrobatiques. Tout le long, un gros tuyau canalise de l'eau courante vers le bas. Comme toute installation en Grèce, elle n'est pas sans faille, ce qui nous permet de nous désaltérer en route. Toujours dans l'optique que cela mène sûrement quelque part (bon, et alors, on n'aurait pas découvert l'Amérique sans ce genre de raisonnements !), on continue la descente pendant 2h, avant de faire demi-tour par manque de matériel. Le canyon se creuse encore pour offrir toboggans, rappels et sauts dans des vasques. A refaire au printemps, et équipés... on reviendra !

Petit interlude de civilisation

Le lendemain, on reprend notre route à vélo. Impossible d'effectuer la

traversée de Samos par les crêtes apparemment, ce qui nous oblige de passer sur la côte nord et de quitter le calme et l'isolement des hauteurs avant de remonter et de repasser sur la côte sud par « l'autre montagne » ; culminant à 1434m d'altitude. Après la journée de repos/canyon à Aghia Triada, on reprend la descente entamée deux jours plus tôt. Le sentier que l'on suit n'est pas indiqué sur la carte et forts de notre expérience, c'est avec précaution qu'on s'engage dans les bifurcations. Mais cette fois, pas de blague, après une belle matinée de descente, on atteint Ydroussa, un des 4 « villages verts » de Samos, comme l'indique une pancarte. Ici comme partout sur Samos, tout ce qui n'est pas côte, est village perdu et c'est tout en douceur qu'on réintègre la civilisation.



A quelques kilomètres, on rejoint Carlovassi, deuxième port de l'île et ville étirée en longueur, scindée en plusieurs quartiers. On retrouve ici un peu l'ambiance ville fantôme de Lakki, à Leros (une autre île du Dodécanèse envahie par les italiens entre 43 et 45) : la moitié des maisons de maître sont à l'abandon ou tout simplement vides. La ville vivait bourgeoisement de ses tanneries jusqu'à ce que l'industrie du cuir en Grèce ne s'essouffle, il y a une quinzaine d'années. Aujourd'hui, les tanneries sont abandonnées et la ville ne semble pas avoir trouvé une

reconversion touristique ou autre. Pourtant, notre œil de citadins exercé devine dans ces entrepôts de pierres couleur miel de belles possibilités de lofts pieds-dans-l'eau ! Dans ce fouillis, on tombe par chance (voire par miracle !) sur un magasin de vttiste, bien équipé par-dessus le marché. C'est vraisemblablement le seul magasin de l'île vendant les pièces dont on a besoin. Le roulement de la roue arrière d'Igor a définitivement rendu l'âme. Providentielle rencontre donc, avec un homme qui semble faire ça par passion plus que par métier (entendez \$\$). Ancien tanneur, il a dû fermer boutique comme les autres. Un accident de moto l'a ensuite obligé à faire de la rééducation, ce qui lui a permis de découvrir le vélo. Résultat : 5 ans plus tard il tient le magasin de vtt de l'île. On remplace la roue arrière, on papote, il nous indique quelques endroits où il y a des refuges comme à Aghia Triada et nous conseille un resto. On ne peut pas dire qu'on ait manqué de nourriture fraîche ces 3 derniers jours. Si nos repas principaux se composaient effectivement de lyophilisé, les habitants des montagnes nous ont fourni fruits et légumes, de quoi équilibrer nos repas ! Mais, rien à dire, une bonne bière fraîche dégustée à l'ombre d'un platane autour de quelques orektikas (entrées) grecques... rien de tel. On traînasse donc sur notre terrasse ombragée, avant de refaire le plein de lyophilisés au supermarché et de reprendre la route, beaucoup trop tard, vers les hauteurs, en direction de l'autre sommet de Samos. La nuit tombe déjà, mais après nos quelques jours en isolement, on a du mal à se trouver un endroit où dormir. La route est bonne et asphaltée, certes, mais il y a des villages, des voitures... on est loin du calme de la montagne ! On finit néanmoins par découvrir un petit

sentier menant à une oliveraie isolée.
A l'entrée du sentier, un gros tuyau



sert à arroser 3-4 tomates, il fera bien l'affaire pour notre douche. On monte la tente sous un bel olivier, on avale à peine un repas (on s'est gavé à midi) et on s'endort dans le calme d'une nuit villageoise, bruits de cloches et chiens qui se parlent d'un bout du village à l'autre.

Profitis Ilias, nè, nè

Notre vendeur de vtt nous a conseillé de nous rendre à Profitis Ilias, une chapelle située en hauteur sur une route qui, une fois de plus, n'apparaît pas sur notre carte. La cartographie grecque est, on peut le dire, très approximative. Est-ce pour canaliser les touristes sur les grands axes ou est-ce pour préserver le secret de leur réseau contre le « grand ennemi turc » d'à côté ? Toujours est-il que cela demande aux voyageurs comme nous de s'informer beaucoup et souvent. Sans parler avec les gens locaux, on passerait à côté de plus de la moitié des routes et des sources qui existent. Après le village de Lekka qui nous a accueilli pour la nuit, en route vers Kastania, village « de montagne ». S'il n'est pas très haut perché (environ 500m), il donne une impression de village d'altitude avec des ruelles étroites. Un grand châtaignier (d'où le nom) fait de l'ombre sur la place centrale. Même sous le cagnard du

mois d'août, l'air y est frais et une grosse source débite son eau claire dans l'ancien lavoir communal.

Pendant un petit apéro improvisé dans l'épicerie locale, on interroge les Grecs du village sur la route à prendre : « Profitis Ilias ? Oui oui, il y a une route, mais c'est dur dur, il ne faut pas y aller ! » « Kè, echi nero ? » (et, est-ce qu'il y a de l'eau ?) La réponse est affirmative, même si les divers informateurs ne sont pas d'accord sur son emplacement, ce qui donne lieu à des discussions animées. A gauche de l'église, entre 100 et 1500 mètres donc... on sait déjà qu'il y en a, c'est ce qui compte. On quitte le charmant village de Kastania, dont les habitants, comme nous le confie laconiquement un jeune Athénien passant les vacances chez ses grand-parents, sont « très très vieux, et ils meurent tous»...

Tout le savoir vivre grec

Recommence une lente montée sous le cagnard. En toile de fond, une toute jeune pinède parsemée par-ci par-là d'un ancien pin miraculé. Un vaste incendie a détruit ce coin de montagne il y a dix ans. D'ailleurs Samos est un patchwork de forêts d'âges différents. Ici, un incendie a eu lieu il y a trois ans, laissant un décor désolé avec ci et là de jeunes vignes. Là, c'est un incendie plus ancien que trahissent de vieux troncs calcinés. Plus loin encore, la forêt a été épargnée jusqu'à présent. Malheureusement, certains endroits n'ont pas été reboisés et en quelques années, ce qui était une grande pinède cède la place au décor râpé des Cyclades, de façon irréversible. Lorsqu'il n'y a plus d'arbres, les fortes pluies de l'hiver érodent la fine couche de terre fertile. La chaleur et le vent sec de l'été font le reste. Sur l'origine des incendies, on n'a pas trouvé de réponse. Quelqu'un nous a dit que



c'était sans doute dû aux passants qui jettent sans réfléchir leurs mégots brûlants par la fenêtre de la voiture. Quand on voit le recouvrement du sol : épines et pommes de pins séchées, on imagine le brasier. Ajoutez une pincée de Meltem, et c'est la flambée générale. Yorgos de Kioulafides nous a expliqué qu'un incendie a duré 6 jours en 2003. Les pompiers sont parvenus à sauver les villages mais des centaines d'hectares de bois et de maquis ont été détruits. Le plus curieux, c'est que sur tout notre périple, on n'a pas aperçu de véritable caserne de pompiers, ou ne fut-ce qu'un observatoire quelque part. De temps en temps, on a croisé un camion (datant de mathusalem...), généralement dans les endroits où la végétation n'a pas encore repoussé depuis le dernier incendie ! De quoi faire sourire si ce n'était pas aussi alarmant...

Retour sur notre piste. Contrairement à ce que nous présageaient les « ohs » et « ahs » des Grecs de Kastania, la montée n'est pas si rude, et c'est sur une bonne piste forestière qu'on

serpente d'un flanc de colline à l'autre. Par contre, le soleil sans Meltem ne pardonne pas, il fait mourant. Une nouvelle fois l'occasion de se dire que ce doit être très agréable de faire du vtt à Samos en automne ! En route, heureusement, on retrouve des maisons saisonnières de vendanges avec, ô bonheur, un beau tuyau d'arrosage. Panoramas magnifiques sur la montagne 'd'en face', celle où on a erré pendant trois jours. Vue imprenable sur la vallée d'Ydroussa. Transposée sur une côte de méditerranée occidentale, la maison (en pierre du pays...) et sa situation seraient impayables. Mais ce n'est encore rien par rapport à notre surprise en arrivant à Profitis Ilias. Perché sur une crête, rafraîchie par les vents, la chapelle et son refuge se dressent en observatoire de Samos. A nos pieds s'étend la vallée qu'on a voulu traverser avant d'être arrêtés par les canyons. On voit en face les cols qu'on a passés, puis, en enfilade dans le fond de la vallée, Carlovassi, Kondakeika, Ydroussa, Platanos, Lekka où on a passé la nuit précédente. Vers la droite, la vallée remonte quelque peu vers le replat sur lequel se dressent une dizaine d'éoliennes, et plus à droite encore, l'autre côté de Samos, avec Ormos Marathokambos. Panorama imprenable, ambiance de bout du monde, chapelle et refuge blancs, ciel bleu, air frais,...



La source promise se trouve tout près, et coule dans un bassin qui fera office de piscine. Autour de nous, vignes et pommiers. Il n'est qu'à peine passé midi, mais rien ne nous presse. Cet endroit mérite que l'on s'y attarde. Il n'y a pas à dire, les Grecs ont le chic pour construire les chapelles aux endroits les plus improbables et merveilleux. Si on leur reproche parfois un certain manque d'organisation, on ne peut nier qu'au niveau du savoir vivre, ils ont tout compris. Profitis Ilias et son refuge servent aux chasseurs mais aussi aux familles, comme lieu de fête (comme en témoignent les loupiottes colorées laissées là). On imagine un lundi de Pâques, quelques pick-ups (c'est le véhicule préféré sur l'île), un générateur, un barbecue géant... Mais là, on a l'endroit pour nous, on décide de s'arrêter pour aujourd'hui. On passe l'après-midi à lire, à faire



trempe, à établir le planning pour les jours à venir, et pour certains plus poilus que d'autres, à écouter les troupeaux de chèvres qui passent en contrebas...

Retour vers le futur

Après une nuit magique de calme et de solitude, on rompt le charme et on se met en route dès le lendemain. Réveil à l'aube, dans la fraîcheur d'un matin tout en bleu et rose. On aurait pu rester là quelques jours encore, à profiter du calme et de la vue, mais en

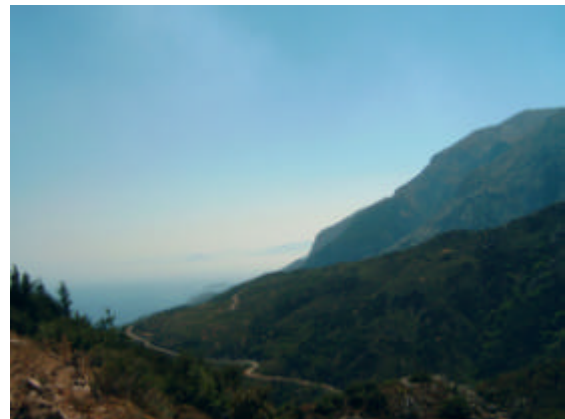
même temps, ça y est, on a envie de changer d'air. Seulement, on s'apprête à redescendre vers « la civilisation », avec ce que ça implique comme complications pour passer la nuit. « Le camping sauvage », explique notre fidèle Routard, « est rigoureusement interdit, malheur aux touristes fraudeurs ! » Tant qu'on est dans « la brousse », on n'a pas à s'inquiéter. Si même les pompiers ne s'aventurent pas jusque-là, que viendraient faire des policiers ? Mais dès qu'on se rapproche du monde, ... Peu importe, c'est une belle journée variée (montées et descentes) qui nous attend. Après 3-4 arrêts 'techniques' (vive la rustine), belle descente jusqu'à Kosmadei. On profite de l'ambiance villageoise à distance. De notre côté, pas de voitures, une chèvre qui bêle, un fermier qui retourne sa terre manuellement, un âne qui braye au loin... un village comme on veut en voir en Corse, la route goudronnée et les touristes en moins... On rate malheureusement un sentier (« qui doit quand même exister, m.... !!! ») et on se retrouve de l'autre côté du village, à devoir remonter une route goudronnée sur 2 km pour le rejoindre. Là, notre remorque à chien fait son effet : éclats de rire, le contact est établi. Mais qu'est-ce qu'on vient faire là, avec une baignoire ? Entre deux rires, on nous offre de l'eau fraîche (avec glaçons !!!), une pâtisserie grecque (excellente), des tomates, un concombre et même une bouteille de chocolat au lait. Le chien lui, se voit offrir une douche royale. Quel plaisir d'être accueillis comme des voyageurs et non comme des 'consommateurs de voyage' ! Un tour dans le village -enfin, le hameau- qui, même s'il est accessible par une route, vit au rythme des mules, à en croire toutes les selles, les brides et la largeur des ruelles... le dernier aperçu d'un mode de vie ancestral sur une île

dont on ne connaissait que la réputation 'vol charter'.



On enfourche nos montures pour monter jusqu'au monastère de Zoodocos Pigi. La piste forestière ne désert que le monastère et une chapelle avant de passer de l'autre côté de l'île. Ici, comme partout, il y a de l'eau à profusion pour ceux qui en cherchent. Sources, puits, on ne mourra pas de soif. A notre arrivée au monastère, un groupe de familles fait la fête. Mais si on espérait secrètement assister à une fête traditionnelle où l'on inviterait les étrangers à boire un verre et fêter, on tombe plutôt sur un barbecue du dimanche, et sur des regards pas très invitants. Sans doute ces gens-ci viennent –ils de la côte, en recherche de dépaysement eux aussi. Sans doute pensent-ils que l'île se sacrifie déjà assez aux touristes, et qu'on n'a rien à faire ici ? En tout cas, ce n'est pas aujourd'hui qu'on va essayer de leur faire comprendre qu'on voyage, nous, pour rencontrer l'autre, et non pour retrouver ce qu'on a chez nous en plus ensoleillé... On continue

sagement notre route, il est encore tôt. On ne sait pas encore si on passera une dernière nuit dans les hauteurs ou si on passera un dernier col pour dormir au niveau la mer... A notre droite s'étend un autre canyon, qui selon le vvtiste de Carlovassi est super, avec grottes et toboggans pour finir sur une superbe plage de sable blanc. De l'autre côté du canyon, le mont Kerkys (1434m), le plus haut sommet de l'île, majestueux, râpé, pelé. Toute cette masse brûlante emmagasine une chaleur considérable durant la journée, qui se traduit en vents catabatiques, et qui vaut à Samos la réputation d'avoir une côte sud très ventée. Autour de nous, une vallée de contrastes : notre côté est vert, l'autre côté est pelé, avec, une fois de plus, des traces d'incendie. La piste continue de serpenter et de monter. Fin d'après-midi, un dernier col et là, révélation, on retrouve à nos pieds la côte sud de Samos, derrière nos, la côte nord. La piste se dessine en courbes onctueuses jusqu'en bas et nous invite à une belle descente.



On embarque le chien dans la remorque, car même si c'est une route de terre, la descente va être rapide... Un petit arrêt technique et plusieurs arrêts 'point de vue' plus tard, on se retrouve à hauteur du replat des éoliennes qu'on voyait depuis notre promontoire de 650m à Profitis Ilias. Les poubelles de Samos n'étant pas

loin, on décide après moult hésitations de continuer à descendre. D'abord à Marathocambos, où on prend une bière bien fraîche et ensuite, vers Ormos Marathocambos, le pendant « bord de mer » du village. Sur les îles grecques, les villages ont généralement été construits dans les hauteurs (pour voir arriver les pirates), mais comme les gens vivaient de la mer, un petit appendice se trouvait plus bas, à la côte. Pendant la descente, on recherche désespérément un endroit avec eau où planter notre tente sans se faire repérer. Seul hic, l'eau pourtant abondante dans les hauteurs est ici cachée dans des tuyaux et des canalisations...et donc, comble de la physique, plus on descend, moins on en trouve !!! Finalement, Igor s'adresse à un monsieur qui sort d'une chapelle et lui demande de l'eau. Tout de suite, l'homme nous indique un robinet derrière une petite maison de vendanges. L'homme nous explique que c'est son oliveraie, que c'est lui qui a fait construire la chapelle. Il est charmant, comment ne pas abuser ? On lui demande si on peut planter notre tente sous un de ses oliviers. Il accepte, sans problème et avec grande gentillesse. La soirée se présentait plutôt « plan galère », là, il est 19h, on a de l'eau à un charmant évier en pierre surmonté d'une petite pergola de vigne, un bel olivier avec un sol moelleux pour la tente, l'autorisation du propriétaire, avec son nom au cas où, et on se trouve à même pas 10 min à pied de Ormos Marathocambos, petit centre touristique sans prétention. On va donc pouvoir faire l'impasse sur les lyophilisés ce soir ! Grand décrassage (la descente était très poussiéreuse), établissement du camp et petite sortie en ville. La soirée est parfaite !

Derniers coups de pédale

Il nous reste deux choses à explorer : l'extrême l'ouest de l'île - mais ça, on le fera en scooter plus tard-, et la montagne « qui a brûlé récemment », qui se dresse le long de la côte entre Ormos et Pythagorion. Plein de courage, on prend donc la direction de Koumeika. Que sont quelques misérables 300 mètres de dénivellé après ce qu'on a fait ? Eh bien, 300 mètres de trop. Au lieu de sillonner les villages de cette « montagne », on décide de prendre au plus court vers la « grande route », qui suit les courbes de niveau à plus ou moins 450 mètres d'altitude. Un touriste allemand en voiture nous conseille de ne pas y aller...jusqu'à ce qu'on lui montre d'où on vient ! On planifie la pause de midi à Neochorio. Sur la carte, cela ressemble à un hameau. Dans la réalité...c'en est un. Un charmant tout petit village, à nouveau niché comme on les aime, et qui n'intéresse apparemment que nous. On y respire l'âme grecque et à nouveau son hospitalité. Après les nombreuses îles



visitées, les Grecs blasés de touristes (on les comprend ...), quel bonheur de se sentir accueillis et bienvenus. Le fait qu'on soit relativement cocasses avec notre remorque à chien n'y est sans doute pas pour rien, mais comme quoi, les Grecs ne demandent qu'à révéler toute leur générosité. Un homme du village nous invite à manger dans ce qui est sans doute le « local politique » du village. Peu confiants, on tente néanmoins la salade grecque et des calamars. Et là, surprise, c'est bon, et l'homme, accompagné d'un ami et du « babou », (papy de 91 ans !) nous font participer à leur humeur festive. Ils rient, chantent, des gens entrent et sortent, juste comme ça, pour dire bonjour. On passe un bon deux heures à les regarder, avouons-le, s'enivrer, chanter, et ils finissent même par nous faire un petit pas de danse syrtaki. Mais l'heure avance, il nous reste encore de la route à faire car on a va rentrer au bateau ce soir...et puis, la digestion s'entame, la conversation s'endort, l'ambiance retombe. Un dernier tour dans le village, un dernier au-revoir avec Tyfoun dans la baignoire et on est reparti pour le dernier dénivelé de 150 mètres avant de rejoindre la route principale. Dernières peines pour atteindre la route goudronnée. La remorque marche bien, et la route suit les courbes de niveau, c'est de la balade. Par contre, la montagne ne s'est en effet pas encore remise de l'incendie récent. Et malgré nos moqueries sur l'absence de pompiers en plein mois d'août, on s'émerveille devant Pirgos. Sur un plateau, ce village miraculé a résisté à l'assaut des flammes. Il est entouré d'arbres calcinés. Une véritable prouesse de pompiers, comme si on avait mis une bulle par-dessus le village. De là, on entame la dernière descente vers la plaine de Pythagorion...Pour faire durer le plaisir, on fait encore un petit arrêt à

une chapelle, où on déguste la dernière orange qui a fait tout le voyage avec nous. Le moment magique d'un regard en arrière sur ce petit séjour inattendu. On s'attendait à une randonnée surtout physique, on s'est retrouvé dans une dimension de grand voyage. On pensait se trouver dans un endroit connu et acquis à notre mode de vie moderne, et on s'est trouvé face à un mode de vie ancestral et des traditions millénaires, au détour d'une station balnéaire hyper courue. On pensait faire un petit voyage, et on a change de dimension. Le monde n'est que ce qu'on en voit, et il n'attend que nous pour se révéler. Ce sont les escapades comme celles-ci qui nous donnent l'envie et le courage d'aller poser le regard plus loin !



*** Podhilato : Vélo en grec !**